

TABLEAUX
MORTIFÈRES

Michelle Maire

Tableaux mortifères

Thriller

Éditions Persée

Du même auteur

Le Ponton, 2011, Éditions Persée
Meurtres à Port la Lagune, 2012, Éditions Persée
Peintures assassines, 2013, Éditions Persée
Meurtres artistiques à Metz, 2015, Éditions Persée

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2017

Pour tout contact :
Éditions Persée – 38 Parc du Golf – 13 856 Aix-en-Provence
www.editions-persee.fr

CHAPITRE 1

Une ville moyenne du Cher, Vierzon. Une gare avec une salle peu éclairée, trois tables, quelques chaises et un distributeur de boissons chaudes.

Une jeune femme est assise et présente son profil droit à ceux qui pénétreraient dans le modeste local. Elle semble sortie d'une autre époque avec son trench mastic, finement serré à la taille, le col relevé, et le chapeau en feutre gris rabattu sur un œil. Elle se dit qu'elle doit faire penser à Marlène Dietrich ou à Lauren Bacall, elle ne sait plus trop, mais ce look l'amuse. C'est comme un jeu et, à n'en pas douter, elle est sûre de tenir sa partie à la perfection.

Consciente d'offrir son plus beau profil à qui la regarderait du seuil de la porte, elle se force à garder la pose, immobile, sans ciller. Seule sa main droite serre le gobelet de café tiède tandis que la gauche pianote sur le formica rouge. Pourtant elle n'a pas à s'en faire : elle est largement en avance et a tout le loisir de songer à la situation curieuse dans laquelle elle se trouve. Des retrouvailles, en somme, rien de plus, avec tout ce que cela comporte de souvenirs qui reviennent en rangs serrés à sa mémoire. Pas de doute, pense-t-elle, cette démarche vaut le coup, elle en tirera toujours quelques informations qui l'aideront à comprendre.

Il est dix-sept heures et la nuit s'installe à l'extérieur. Elle remarque un convoi de marchandises poussif qui passe sur le premier quai. Comme quand elle était petite, elle compte les wagons, toujours aussi surprise qu'il puisse y en avoir autant. Vingt-cinq, c'est pas mal, mais elle a vu mieux. Le sol tremble légèrement puis le roulement de tonnerre du convoi en marche se fait plus discret. Elle perçoit alors une présence à ses côtés et s'interdit de regarder. C'est dans le contrat, afin que la surprise soit complète, ou plutôt son simulacre. Un demi-sourire aux lèvres, elle attend, sachant que, dans quelques secondes, elle découvrira le visage de la personne qui est maintenant toute proche. Sûre de sa beauté intacte, elle n'a rien à craindre. L'avenir est devant elle et il a des chances d'être radieux, enfin !

Deux mains se posent doucement sur ses épaules et se mettent à les masser avec délicatesse. Elle a envie d'enfermer ces mains dans les siennes, mais ce n'est guère aisé avec le manteau au col relevé et le chapeau. Elle profite intensément de ce moment de plénitude. Puis elle ressent une douleur fulgurante, définitive, au cou, du côté gauche. La lame effilée l'a traversé de part en part et, immédiatement, a été retirée de la plaie à peine ouverte et a réintégré un petit étui en cuir noir. Sans hâte, sans se retourner, la personne sort de la salle, s'aperçoit que le hall d'entrée est vide, passe la porte vitrée et prend sur la gauche, longeant les voies.

La jeune femme paraît endormie sur la table, son café répandu goutte le long du pied en acier nickelé. Le sang qui coule maintenant de la plaie n'est pas visible pour qui entrerait à ce moment précis. Il commence néanmoins à former une tache de la même couleur que le revêtement en formica. Elle ne va pas tarder à atteindre le plancher de bois brut.

CHAPITRE 2

Chaque fois qu'elle se rend sur le campus de l'île du Saulcy, à pied, pour y dispenser ses cours d'histoire de l'art, Viviane est heureuse. L'art c'est toute sa vie, et ses étudiants ne s'y trompent pas. Fascinés par sa belle personnalité et admiratifs de la qualité de son enseignement, ils savent lui montrer qu'elle leur apporte beaucoup dans leur vie quotidienne. Que ce soient ses jeunes étudiants en licence ou en master ou, depuis quelques années, ses seniors qui viennent de plus en plus nombreux à ses cours, ils lui font tous comprendre que, pendant ces heures privilégiées qu'ils passent sur les bancs des amphis, ils sont simplement heureux, heureux que l'enseignante leur montre qu'il y a une alternative à la laideur du monde.

Constamment à l'écoute des uns et des autres, elle est assaillie, à l'issue de chacune de ses séances, par ses disciples qui viennent lui parler, qui de sa visite au musée Picasso qui vient de rouvrir à Paris, qui de l'exposition des œuvres de Hokusai, qui de son récent voyage en Campanie où il a découvert Herculaneum et ses fresques. « Je les ai regardées et étudiées avec tout ce que vous nous avez appris sur le trompe-l'œil et la perspective. J'ai vu ces œuvres grandioses, magnifiées par vos analyses, et je vous en remercie. »

Et c'est toujours ainsi. Les cours sont faits d'échanges, les étudiants n'hésitant pas à lever le doigt pour poser une question ou donner un complément d'information au professeur, qui laisse s'exprimer l'intervenant et le remercie d'un lumineux sourire.

Il lui arrive parfois de livrer quelques confidences à ses étudiants, tant elle se sent bien en leur compagnie et, pourtant, elle est d'une nature plutôt secrète. Ils savent, par son léger accent, qu'elle est originaire du Sud, de Toulouse leur a-t-elle confié, et prise fort les peintres qui ont posé leur chevalet en Provence. Un jour, elle est même allée jusqu'à leur parler de sa fille : le sujet qu'elle traitait alors concernait les modèles, les égéries dans le monde de l'art.

— Voyez-vous, leur avait-elle dit, ma fille a un prénom très lié à la peinture... et j'ai dû pratiquement l'imposer de force à mon mari, avait-elle ajouté avec une forme de candeur juvénile.

Elle avait marqué un temps d'arrêt et, avec la solennité requise pour annoncer une nouvelle de toute première importance, elle avait lancé dans un souffle « Saskia ».

— Saskia, la femme de Rembrandt, avait enchaîné un étudiant en licence, un béret informe posé sur la tête, des lunettes de premier de la classe et un tee-shirt du FC Metz, grenat, frappé de la silhouette en relief du Graouilly.

— Bravo, Antoine, c'est cela ! Tu as tout juste !

Mais, ne voulant pas s'étendre sur le sujet, elle avait clos la digression et repris le cours après un clin d'œil complice adressé à l'étudiant qui avait rougi jusqu'aux oreilles.

En fin d'après-midi, habituellement, elle quitte les locaux de l'Université situés sur l'île du Saulcy et se dirige vers le petit pont qui enjambe les eaux vives et le parcours de slalom destiné aux kayakistes, réalisé quelques années auparavant sur un bras de la Moselle. Puis elle traverse la large rue dont une part importante est réservée au Mettis, transport urbain très prisé des Messins. Face à elle se dresse le clocher esseulé et orphelin de l'ancien temple protestant érigé à l'époque de l'annexion allemande.

Elle le voit comme un doigt puissant pointé vers le ciel, qui semblerait la mettre en garde. Mais elle chasse vite cette pensée funeste : elle sait bien qu'elle est heureuse et mène la vie qu'elle a rêvée depuis son enfance toulousaine. Elle continue à marcher d'un bon pas et arrive, au bout de quelques minutes, devant l'imposante maison de maître dont elle occupe un vaste appartement au troisième étage, tout près du lycée Fabert.

Elle gravit allègrement les marches et se trouve devant la lourde porte qu'elle a personnalisée en y peignant, sur le panneau central de couleur pourpre, un papillon tropical d'un bleu turquoise revigorant, flammé de quelques touches orangées. Son propriétaire, surpris par cette initiative, après un court instant de réflexion, n'avait pas tardé à l'en féliciter : « Vous avez un joli coup de crayon et l'harmonie des couleurs n'a aucun secret pour vous ! » Elle l'avait remercié en ajoutant que, s'il n'avait pas aimé, elle aurait remis une couche de pourpre pour le cacher. « Même recouvert, il serait toujours là, prisonnier cette fois, autant le laisser vivre sa vie ! » avait conclu le propriétaire, d'un air facétieux.

CHAPITRE 3

C'est la fin février. Comme chaque année, elle attend avec impatience le mois de mars et, surtout, le dernier dimanche, celui qui correspond à l'horaire d'été. Cette fille du Sud aime les bleus lumineux et le soleil qui anime toute chose. En cela, elle fait penser à cette cohorte de peintres qui, à toutes les époques et à tous les moments de l'année, ont été attirés par les couleurs provençales, ses senteurs et, surtout, la douceur de son air.

Mais on en est encore loin en Lorraine. Certes, il y a eu quelques belles journées, mais la fraîcheur et l'humidité étaient revenues en force.

Mars était enfin arrivé.

Ce jeudi avait pourtant été encore très pluvieux. Elle avait regardé la météo à la télé, la veille au soir, et le constat s'était révélé affligeant. Toute la journée il pleuvrait, où qu'on se trouvât d'ailleurs dans l'hexagone, avec des risques d'inondation dans trois départements bretons.

Les grands arbres qui se trouvent devant le bâtiment incurvé des arts avaient, ce jour-là, une allure de mendiants encapuchon-

nés dégouttant de pluie, tassés sur eux-mêmes comme des malheureux, et les corbeaux, qu'elle aimait tant voir s'abattre sur les hautes branches dès que le soir tombait, restaient à distance, ayant sans doute compris qu'ils ne devaient pas être pour ces pauvres arbres un poids supplémentaire. C'est ainsi qu'ils avaient pris place sur les murets ou les bancs des alentours, les festonnant de bandes d'un noir profond. Ce spectacle l'avait amusée.

Ce soir-là, elle était rentrée un peu plus tard que de coutume, ayant reçu quelques étudiants indécis sur la carrière qui leur conviendrait après l'obtention de leur master. Comme elle avait un réseau d'amis et de connaissances très étendu, elle n'hésitait jamais à leur donner un coup de pouce quand elle le pouvait : un mail ou un coup de fil suffisait parfois pour débloquer une situation, c'était bien peu pour elle, mais cela représentait beaucoup pour l'étudiant en difficulté.

Il était dix-neuf heures quand elle tourna la poignée de la porte. Nul besoin de sortir la clef de son sac, son mari et sa fille étant de retour. Marc, son époux, travaillait à Gandrange, dans la sidérurgie, en qualité d'ingénieur produit. C'était un homme fin et racé, à la voix grave et bien posée. Il dominait son épouse d'une bonne tête et, parfois, ils en riaient, elle adorant jouer à la jeune femme en quête d'un protecteur solide et fiable, lui se prêtant à ce jeu, la tenant fermement par les épaules et se redressant avec une sorte de majesté dans la posture.

Leur fille, Saskia, se moquait d'eux, trouvant que leur couple était mal assorti. « D'un point de vue esthétique, disait-elle à sa mère, vous me faites penser à ces duos de comiques bien ringards qui font rire les gens par leur seul physique : pas très glorieux tout ça ! » Et elle ajoutait : « Mais je ne vous en veux pas ! Vous êtes de chics parents ! »

Viviane avait toujours trouvé en Marc, outre un mari, un ami et, au final, un complice. La seule fois où il n'avait pas été d'accord avec elle – mais elle avait eu gain de cause – c'était quand, enceinte de sept mois, elle lui avait annoncé tout de go qu'elle souhaitait prénommer leur fille « Saskia ». Ils avaient discuté de ce choix deux mois auparavant, hésitant entre « Thérèse » et « Madeleine », deux prénoms anciens aux douces sonorités et aux résonances bibliques.

Et voilà que, quelques semaines plus tard, préparant un cours de licence sur Rembrandt, elle avait eu une révélation à la vue d'un tableau du maître hollandais représentant sa jeune épouse Saskia richement parée, en Flore. Tout, dans ce portrait, où l'on reconnaît la manière d'un amoureux, avait séduit Viviane, et surtout une petite aigrette verte, fragile, insérée dans le serre-tête du modèle. Le choix de « Saskia » était fait. Elle ne reviendrait pas là-dessus !

Elle avait quand même dû batailler ferme avec son mari, sérieusement au début, puis c'était devenu un jeu et il savait bien qu'elle aurait le dernier mot. Ce prénom ne provoquait aucun écho en lui, comme il se plaisait à le répéter, mais elle rétorquait, invariablement, que sa signification dans le domaine de la peinture était essentielle et, de guerre lasse, il avait capitulé. Elle lui en était reconnaissante.

Certes, ce prénom avait toujours surpris les amis et les professeurs de la fillette, mais il lui suffisait de dire, d'un air entendu : « C'est une idée bizarre de ma maman, vous savez, elle est artiste » pour qu'il n'y ait plus de discussion oiseuse à ce propos.

Viviane alla tout de suite s'affairer en cuisine. Ne la voyant pas rentrer, Marc avait enfourné un plat de lasagnes et il était devant la télé en train de lire un magazine de motos.

— Je viens de le mettre au four. Il faut bien compter quarante-cinq minutes de cuisson. Je propose qu'on dîne, exceptionnellement, après les infos.

Elle opina et se mit à préparer une salade composée.

Saskia vint la rejoindre à la cuisine, piqua un morceau de tomate dans le saladier et dit que ça l'arrangeait de dîner plus tard que d'habitude vu qu'elle avait un exposé à préparer pour le lendemain et qu'elle souhaitait le terminer dans la foulée : « Tu comprends, j'ai des idées qui me viennent en foule, je ne peux pas m'interrompre maintenant ! »

Marc avait allumé la télé pour le journal du soir après avoir posé son magazine sur la table basse. Le présentateur évoquait un fait divers datant de la veille au soir, le meurtre d'une jeune femme dans une gare du centre de la France. « Elle était affalée dans le petit restaurant, morte, avec une blessure au cou effectuée par une arme blanche. » Marc tendit l'oreille. Cette phrase lui semblait malhabile, comme surannée, pas du tout le style journalistique contemporain. Aussitôt il se fit une image mentale de la scène : un lieu banal, une femme à la mystérieuse beauté, un vêtement luxueux, démodé. Le présentateur concluait en précisant que l'enquête ne faisait que commencer. En bas de l'écran, en incrustation, figurait le nom de la commune, Vierzon, et celui de l'équipe de reporters sur place.

Après ce fait divers présenté en ouverture de journal, destiné à frapper les esprits et émouvoir les consciences, furent annoncées

les nouvelles politiques, très riches à trois mois d'une élection présidentielle qui s'annonçait d'ores et déjà fort disputée pour les quatre candidats en présence.

La salade composée était prête. Il ne restait plus à Viviane qu'à y ajouter une petite boîte de maïs pour l'étoffer un peu. L'assaisonnement provençal serait de rigueur. Son bouquet de basilic était encore bien vert dans son bol d'eau fraîche et quelques brins de persil frisé lui tenaient compagnie.

Son téléphone portable, qu'elle avait sorti de son sac et posé sur la table, lui annonça un message. Elle s'essuya les mains à son tablier et appuya sur quelques touches. Elle découvrit avec agacement un court texto qui ne lui dit rien. C'est à peine si elle le lut. « Non, ce n'est pas une erreur, Vierzon. » Cette signature, Vierzon lui était inconnue, même si le mot lui disait vaguement quelque chose. Le mot « erreur » qu'elle avait capté lui fit immédiatement croire que c'en était bien une et elle effaça le message avec célérité. Elle en enleva quatre autres dans la foulée. Elle n'aimait pas quand son portable affichait plus de cinquante textos ! Là elle en avait soixante-dix. Il était grand temps qu'elle fasse le ménage !